



JACQUES BOUVERESSE (1940-2021)

[Pascal Engel](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue de métaphysique et de morale](#) »

2021/3 N° 111 | pages 403 à 406

ISSN 0035-1571

ISBN 9782130828396

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2021-3-page-403.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Jacques Bouveresse (1940-2021)

Pascal ENGEL

Jacques Bouveresse est né à Épenoy (Doubs), dans une famille de paysans. À l'âge de onze ans il entra au petit séminaire et en sortit bachelier en 1957. Après deux ans au grand séminaire de Besançon, il fut admis en khâgne au lycée Lakanal, où il acquit notamment une solide formation en allemand avec Pierre Juquin, qui lui fit lire Karl Kraus. Reçu à l'École normale en 1961, il appartient à la même génération que les élèves d'Althusser qui publiaient les *Cahiers pour l'analyse* et mariaient aisément Marx et Lacan, mais il suivit des voies très distinctes, en s'initiant à la logique avec Roger Martin et Jules Vuillemin, et en commençant à lire des auteurs comme Wittgenstein, Russell et Carnap. Reçu premier en 1965 à l'agrégation présidée par Georges Canguilhem, il devient en 1966 assistant à la Sorbonne, puis maître-assistant en 1971. Après quatre ans comme chargé de recherches au CNRS, il soutint sa thèse d'État sur Wittgenstein, *Le Mythe de l'intériorité* (1976). Il avait déjà alors publié deux livres, *La Parole malheureuse* (1971) et *Wittgenstein, la rime et la raison* (1973) dans la collection « Critique » des Éditions de Minuit. De 1979 à 1983, il fut professeur ordinaire à l'université de Genève, et continua d'y enseigner comme chargé de cours tout en étant professeur à Paris 1 jusqu'en 1995, date à laquelle il fut nommé au Collège de France à la chaire de philosophie du langage et de la connaissance, qu'il occupa jusqu'en 2010. Bouveresse mena ses travaux dans le cadre de l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques, qu'il dirigea de 1992 à 1995, et collabora souvent à la revue *L'Âge de la science* de Vuillemin et Granger, puis au groupe de discussion *Le Mercure philosophique*. Dans sa chaire du Collège de France, il dirigea, avec Jean-Jacques Rosat, de nombreux colloques sur le Cercle de Vienne, sur le pragmatisme et surtout sur Wittgenstein et la philosophie autrichienne, et poursuivit son enseignement également sur la nature des systèmes philosophiques selon Gueroult et Vuillemin, la philosophie des sciences de Boltzmann, de Helmholtz, de Gödel. Il reçut de nombreuses distinctions, telles que les doctorats *honoris causa* de l'École des hautes études commerciales, de l'université du Québec à Montréal, de l'université de Genève, ou le prix de l'Union rationaliste, le grand prix de l'Académie française, et la Légion d'honneur, qu'il refusa.

L'œuvre de Jacques Bouveresse est considérable : plus de cinquante livres, plus de trois cents articles et essais¹. Bien qu'il ait, plus que tout autre, promu la philosophie autrichienne, celle de langue anglaise, puis celle

1. Voir <https://www.college-de-france.fr/site/jacques-bouveresse/travaux.htm>.

du Cercle de Vienne et ce qu'on a appelé la « philosophie analytique », ni sa culture ni son style n'étaient ceux de ce que Wittgenstein appelait « le grand mouvement de civilisation américaine dans lequel nous vivons tous ». Là où les philosophes analytiques aiment la dispute et l'argument sur des problèmes précis, suivis d'objections et de réponses brèves, qui se publient dans des revues spécialisées, Bouveresse préférerait parler et écrire des textes longs, prenant la forme de discussion d'auteurs et de problèmes, basés sur de longues citations. Les traditions auxquelles il aimait à se rattacher étaient celles de la philosophie et de la littérature autrichiennes, du rationalisme français, celui de Cavaillès et de ses maîtres Vuillemin, Granger et Canguilhem.

L'auteur sur lequel il a le plus écrit est Wittgenstein, mais sans jamais prendre vis-à-vis de lui la posture du commentateur érudit. Dans la plupart des cas, il part de certaines analyses de Wittgenstein et les prolonge dans diverses directions et les confrontant à d'autres, préférant suggérer ses conclusions plutôt que de les affirmer comme un corps de doctrine. Souvent, comme Wittgenstein, il vise à dissiper les images trompeuses et les maladies de l'entendement philosophique. C'est ainsi qu'il discute, dans *Le Mythe de l'intériorité*, l'argument du « langage privé » et la conception wittgensteinienne de l'esprit, du langage et de la connaissance, dans *La Force de la règle* (1987) et dans *Le Pays des possibles* (1988) les théories de la logique et des mathématiques de Wittgenstein, ou encore dans *Dire et ne rien dire* (1997) sa théorie du sens et de l'usage. Dans *Psychologie, mythologie et pseudo-science* (1991), il analyse les vues de Wittgenstein sur Freud. Mais contrairement à l'image dans laquelle on a souvent voulu l'enfermer de « spécialiste de Wittgenstein », Bouveresse ne cesse, à partir de ce dernier, de discuter les questions les plus classiques de la philosophie, comme celles de la nature de la nécessité, du possible et de l'*a priori*, de la relation de la perception au monde physique (*Langage, perception et réalité*, 1995, 2004), qu'il reprendra plus tard dans ses travaux sur *Descartes*, *Leibniz*, *Kant* (2006), et sur Frege, Carnap et Schlick.

Bouveresse a beaucoup écrit sur Musil, Kraus, et Valéry, qu'il a lus en philosophes autant qu'en écrivains. Au premier, il a consacré un grand livre, *L'Homme probable* (1993), qui porte sur ses conceptions du hasard, des probabilités et de l'histoire, et un recueil d'essais, *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit* (2001), en montrant comment sa pensée a été dominée par le souci de rendre compatibles raison et sentiment, science et valeurs. Au second, il a consacré deux essais, *Schmock et le triomphe du journalisme* (2001) et *Satire et Prophétie : les voix de Karl Kraus* (2007) et de nombreux articles. Bouveresse ne pouvait pas manquer d'éprouver des affinités avec Kraus dans sa bataille contre le journalisme et son souci de la morale dans le langage. Dans les difficultés qu'eurent ces auteurs avec leur époque il retrouvait en partie les siennes. Il refusait de prendre le ton souvent apocalyptique de Kraus, mais ne répugnait pas à user comme lui du ton satirique pour dénoncer les illusions postmodernistes et les charlata-

neries de ses contemporains, d'abord à l'époque du structuralisme triomphant, puis dans des épisodes médiatico-politiques comme celui des « nouveaux philosophes » ou de « l'affaire Sokal ». À cette veine ironique et quelquefois polémique appartiennent certains de ses meilleurs essais : *Le Philosophe chez les autophages* (1984) *Rationalité et Cynisme* (1984), *Prodiges et vertiges de l'analogie* (1999). Bouveresse admirait l'œuvre et nombre des positions politiques de Pierre Bourdieu, il l'a souvent accompagné et lui a consacré un livre, *Bourdieu, savant et politique* (2004). Mais à la différence de ce dernier, il ne pensait pas qu'on puisse réellement changer des institutions comme l'école, l'université, la presse ou l'édition en révélant leurs bases sociales et leurs mécanismes de pouvoir, et il préférerait le ton de la protestation morale et l'attaque directe des idoles, comme il le fit pour Heidegger (*Pourquoi pas des philosophes ?*, 2004) et Foucault (*Nietzsche contre Foucault*, 2017). Cette posture critique l'isola, mais il eut toujours la chance d'avoir la confiance d'éditeurs courageux (Minuit, l'Éclat, Liber, Agone) et de solides amitiés.

L'œuvre de Jacques Bouveresse a ceci de commun avec celle de ses contemporains français qu'elle est essentiellement critique, et soucieuse de ce que peut réellement faire et ne pas faire la philosophie. C'est pourquoi il est, comme l'a dit Elizabeth Anscombe de Wittgenstein, un philosophe pour philosophes. Il refusa toujours d'endosser le costume d'un antiphilosophie. Il n'a pas une grande sympathie pour la métaphysique spéculative, ni pour les conceptions qui entendent faire de la philosophie une discipline théorique, encore moins pour celles qui aimeraient l'embarquer sur le même bateau que les sciences empiriques, et en ce sens il a toujours été tenté comme Wittgenstein de « laisser les choses en l'état ». Mais il n'a pas plus de sympathie pour les formes de sentimentalisme, d'anti-théorie et de populisme qui se sont revendiquées de Wittgenstein. Son rationalisme « sobre », son souci de la logique, sa défense du réalisme scientifique, de l'objectivité du vrai et de l'esprit *Aufklärer*, qu'il a formulés très clairement dans *Le Philosophe et le Réel* (2000), le placent aux antipodes du relativisme et du subjectivisme.

Le noyau sans doute le plus central de son œuvre est l'éthique. Il ne lui a jamais consacré d'ouvrage séparé, mais elle est omniprésente dans tout ce qu'il a écrit. L'idée qu'on puisse développer explicitement des positions éthiques lui répugnait autant qu'à Wittgenstein, à Musil ou à Kraus : l'éthique ne se dit pas, elle se montre. Les valeurs, éthiques et esthétiques (et peut-être même intellectuelles), n'appartiennent pas au monde. Aussi Bouveresse préférerait-il parler de l'éthique à travers la poésie et la littérature, auxquelles il a consacré de très nombreux livres et essais, ou dans ses livres sur la musique (*Le Parler de la musique*, 2017, 2019, 2020). Dans *La Connaissance de l'écrivain* (2008), son livre le plus systématique sur la littérature, il entend à la fois réhabiliter, contre les conceptions qui font de la littérature un domaine autonome et auto-suffisant, la notion de vérité, mais aussi soutenir que la connaissance littéraire est fondamentalement pratique

et ancrée dans les formes éthiques de la vie humaine. Il soutient la même chose dans le domaine de la croyance et de la religion (*Peut-on ne pas croire ?*, 2007, *Que faire de la religion ?*, 2011) : on ne peut affirmer la foi ni dans une philosophie explicite, ni dans une expérience, mais dans une attitude « décente » face à la vie (*Le Danseur et sa corde*, 2014). Cette même décence était celle, à la suite d'Orwell, sur laquelle Bouveresse entendait fonder son éthique de la pensée.

Jacques Bouveresse occupe une place à part, mais centrale, dans la philosophie française. Même s'il a toujours refusé de jouer le rôle de l'intellectuel généraliste, et a préféré, contre les sirènes de l'époque, celui du professionnel de la philosophie, il a créé une œuvre influente et profonde, vis-à-vis de laquelle tous les étudiants et chercheurs devront se situer.